

Et je la veux manger à la Sauce-robert

Il faut imaginer Google repu, l'ogre vaquant avec lenteur à sa toilette ou bien halenant pour la forme. Flairant *Lablonde*, prenant l'odeur de la bête, découvrant ce forum où elle appelle au secours. «J'ai un exposé pour demain : l'humour dans les contes de Perrault. Peu tu maider?» Cela à sa Marraine, à la gentille fée, à une bonne copine qu'elle ne connaît pas et qui lui propose, bien qu'elle ait «trop du mal elle-même avec les dissertes de philo», la satire des femmes dans certaines morales, des remarques de la part de l'auteur entre parenthèses qui généralement sont pleines d'ironie, et une petite Aurore à manger à la sauce Robert, ce qui, précise-t-elle, «est un anachronisme». A quoi *Lablonde* répond, comme une qui est nouvelle sur le site : «Comment voir les autres ki mécriv, je ne voi ke toi !»

Voilà, se dit l'ogre en bâillant, du gibier qui me vient bien à propos. Pour me contenter – le distraire de Feedburner qu'il a maintenant digéré –, mais aussi pour régaler mes amis – pour traiter les trois ogres qui doivent le venir voir et à qui il servira cette jeune demoiselle.

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer



Comme disent les ogres dans les contes au moment de sortir leur grand couteau (et, hors la forêt, ceux qui ont faim de profits, faim de nouveaux produits), «travaillons hardiment». Cueillons la bête. Elle est *mortifiée* ? La viande n'en sera que plus tendre. Et je n'aurai pas à lui couper la gorge. Et ma femme pourra prendre du repos, goûter le calme du lieu ou les joies de la lecture (d'aucuns diront que cet ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants, d'autres que tous ces veaux qu'elle venait d'habiller, il ne pouvait simplement plus les sentir).

De ces gloses l'ogre n'a cure. Il ne se trouve point las du chemin, mais des bottes, de ces bottes, vous savez, qui fatiguent leur homme et empêchent de rêver. Ces contes, songe-t-il, figurent parmi les 15 millions de titres de livres que j'ai numérisés et que je mets gracieusement à la disposition du public, promonnons-nous dans nos bois.

D'un petit clic il se transporte donc dans cette success story qui n'a rien à envier à celle de la Silicon Valley, dans ce royaume où, quand on s'appelle Aurore, on est aux petits oignons. Ça l'amuse de savoir à quelle sauce l'enfant sera mangée, quels autres friands morceaux ces contes nous réservent, qu'il dévore déjà des yeux.

Finis les tendances baissières, les incursions en territoire négatif, les OPA hostiles, les tirs inamicaux. Là, tout n'est que *speaking and eating, boasting and gluttony, lying and cannibalism*, là est pour les ogres le paradis. Il suffit d'écouter celles qui rôdent dans les cours et basses-cours des châteaux. Celle qui envoie sa bru (la Belle qui dormait au bois) et ses petits-enfants, la petite Aurore et le petit Jour, à une maison de campagne dans les bois pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. «Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. – Ah! Madame, dit le Maître d'Hôtel. – Je le veux, dit la Reine (et elle le dit d'un ton d'Ogresse qui a envie de man-

ger de la chair fraîche), et je la veux manger à la Sauce-robert.»

Ça l'amuse de savoir ce que fera «Maître Simon» (ainsi se nomme le cuisinier dans la première version du conte) quand cette fillette de quatre ans viendra en sautant et en riant se jeter à son col, et lui demander du bonbon, s'il trouvera dans la cuisine quelque aile de poulet d'Inde froid ou rôti, chez Rabelais lapins, canards, porc frais, œufs pochés, merlus salés ou «autres viandes». Sans doute répondra-t-il (en anglais, tous les ogres parlent anglais) *this sauce is properly served with game, not domestic animals*. Hélas, sa *mistress* est une Ogresse à l'ancienne, elle n'entend point ce langage, elle n'écoute que ses désirs, et ses désirs sont des ordres. Ce maître n'est maître que dans sa cuisine, et encore. Quand la Reine réclame une petite Aurore à la Sauce-robert, quand elle allie un important indice de civilisation – l'art culinaire – au signe le plus frappant de sauvagerie – le cannibalisme – (ce qui souligne le caractère pervers de son penchant), il doit obtempérer. Ou enfreindre à son tour les règles en trompant sa maîtresse (une épouse trahie que Charles Perrault, Dieu sait pourquoi, a maquillée en mère ogresse), en allant dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau qu'il servira dans cette sauce faite d'oignons hachés menus et fricassés avec du sel, poivre, vinaigre auxquels on mêle un peu de moutarde.

Les textes et photographies de cette chronique parus depuis 2004 sont réunis, avec des inédits, dans *Le diable l'assaisonnement*, livre publié en février 2007 aux éditions Le temps qu'il fait (124 p., 17 €). Ce recueil fait suite à *Fouaces et autres viandes célestes*.